

La voix fribourgeoise : nos braves pintiers, aubergistes et restaurateurs !

Autor(en): **Jèvié**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le nouveau conteur vaudois et romand**

Band (Jahr): **89 (1962)**

Heft 1

PDF erstellt am: **11.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-232664>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Nos braves pintiers, aubergistes et restaurateurs !

Qui donc a dit que pour qu'un village marche bien, il y faut quatre personnages de qualité, comme état-major : un bon curé, un bon syndic, un bon régent et un bon pintier ?

C'est juste. Mais que cela ne dispense pas les autres habitants d'être bons ! Loin de là ! Il faut qu'ils prennent, au contraire, modèle sur l'état-major.

Pour cette fois, parlons du pintier ou de l'aubergiste, voulez-vous ? Ce brave homme qui est là pour vous recevoir quand vous êtes en voyage. Il a le sourire, et son personnel est bien stylé. Il vous offre de quoi étancher votre soif, calmer votre faim. Quel service rendu ! Vous voyez d'ici ce qu'il en adviendrait si nous devions voyager comme dans l'antiquité, ou comme dans les pays actuellement encore sans auberges ni restaurants : tout emporter avec nous ! Comme le brave M. de Saussure qui fit le premier l'ascension du Mont-Blanc, et emporta là-haut... devinez quoi ? Un lit à baldaquin et rideaux... et ce modeste vase que je ne veux pas nommer, mais que l'on tenait autrefois sous le lit (actuellement dans la table de nuit !). Hein ! s'il y avait eu seulement une modeste pinte là-haut ! Quelle simplification pour les porteurs... et pour M. de Saussure aussi !

Mais sans aller jusqu'à cet extrême, avouons que nos aubergistes nous rendent de fameux services : leur profession est un vrai service social. Où traite-t-on la plupart des affaires chez nous ? A l'auberge. Où se rencontre-t-on entre amis ? A l'auberge. Les locaux y sont toujours en état, tandis que ma foi, à domicile, quand il y a la lessive... ou de gros travaux en train, il faut bien comprendre que la maîtresse de maison ne soit pas enchantée de recevoir les amis de son cher et tendre époux, qui d'ailleurs sont pour elle, très souvent, d'illustres inconnus.

Alors, au lieu de lui imposer une corvée supplémentaire et des présences peut-être importunes, on s'en va prendre avec les amis le verre de l'amitié à l'auberge accueillante, qui a précisément pour mission d'épargner à nos ménagères un surcroît de travail ingrat... et jugé inutile.

L'aubergiste est de toutes nos joies, mais aussi de toutes nos peines. Avec quelle émotion ne voit-on pas, après un dîner d'enterrement, l'aubergiste chez qui a lieu le repas, se joindre à la famille pour le chapelet, avec son personnel. Et combien de fois n'a-t-il pas l'occasion de consoler quelque malheureux qui risquerait de sombrer dans l'abus de l'alcool ! Il sait ne pas lui donner à boire plus qu'il ne faut, lui faire accepter un café au lieu de ce demi de trop qu'il a commandé. J'en ai connu un qui excellait dans cet art ; il avait l'estime de tout le monde. Jamais il n'aurait servi du vin ou de la liqueur à celui qui arrivait chez lui avec un plumet.

Y a-t-il une noce ? C'est le plus souvent à l'auberge que se fait le repas : l'aubergiste est « monté pour ça » : sa cuisine est bonne et on ne risque pas de manquer de rien. Aussi, le curé ou le pasteur ne seront-ils jamais mis en demeure de répéter le miracle de Cana, ce qui serait pour eux un cruel embarras !

Je n'ai rien dit encore de nos restaurateurs, parce que tout ce que j'ai dit des aubergistes s'applique à eux en

très grande partie. Qu'il est agréable d'aller de temps en temps dîner en famille au restaurant ! Pour la maman, pas de souci du menu, ni de sa cuisson à point ; pas de vaisselle à laver ensuite ! Quelle joie ! Et quand on fait une sortie, au lieu d'emporter avec soi un insipide pique-nique en boîtes, on s'en va dîner tout simplement au restaurant. C'est meilleur, et c'est... moins cher. Faites le calcul, si vous en doutez, et vous me donnerez raison. Moi, je l'ai fait, le calcul ; je parle en connaissance de cause. Je ne cite même pas les accidents évités : l'huile des sardines sur le pantalon ou la clef de la boîte qui se casse et vous met de mauvaise humeur, gâtant le reste de la journée ! Non, mais croyez-moi : nos

braves pintiers, aubergistes et restaurateurs nous rendent de très grands services. Essayez de vous imaginer que l'auberge de votre village n'existe plus et demandez-vous comment vous ferez en cent occasions.

Et puis, il y a encore ceci : vous pouvez aller lire dans ces établissements les journaux auxquels vous ne pouvez vous abonner, vu leur prix global. Ils s'offrent à vous. Si vous voulez lire le *Conteur romand*, c'est encore à la pinte ou à l'auberge que vous le trouverez. Même si vous y êtes abonné, et surtout en ce cas, vous serez heureux de voir que, comme vous, l'aubergiste aime nos bonnes traditions et contribue à les maintenir en soutenant votre cher *Conteur*.

Jèvié.

PATOIS ET TRADITIONS

par Louis PAGE

Convenons tout d'abord que ces deux mots s'allient très bien, mais que, si riches de cœur et de sens, ils ne sauraient être enfermés tels quels dans une page du *Conteur*. C'est pourquoi nous les enfermerons ensemble dans l'alam-bic pour en extraire la quintessence.

N'ont-ils pas en partage :

cet âge vénérable qui les perd dans la nuit des temps, qui force l'admiration et le respect ;

ce régionalisme qui les différencie ici ou là, là-bas ou ailleurs ;

l'attachement des gens qui se sentent des âmes sœurs et le cœur à la bonne place ;

et enfin une si forte tendance à la pérennité qu'ils ont en horreur la fossilisation.

Chacun de ces caractères, communs aux patois et aux traditions, a son accent propre, sa nuance, son parfum, son fumet, son arôme. Et la vieillesse, on le sait, ajoute encore à toute bonne liqueur.

Les patois parlent, chantent, goguenardent avec mille inflexions ; les traditions s'habillent, jouent et prient de mille manières ; et fréquemment patois et traditions s'allient à table, sur les tréteaux, dans les fêtes populaires et dans les almanachs, chez tous les amis du folklore.

Ils veulent vivre : les patois, comme leur cadet le français, ne se gênent point d'emprunter au grec, à l'italien ou à quelque autre idome, le téléphone, le macaroni ou le sandwich ; les traditions se parent de couleurs d'aniline, vont en pèlerinage en auto, ou dansent la polka sur un air d'accordéon.

Car Patois et Traditions veulent vivre, revivre, survivre. C'est leur droit, et notre devoir n'est-il pas de les y aider ! La radio ne nous a-t-elle pas permis de mieux connaître nos dialectes régionaux ? La cuisinière électrique ne fait-elle pas d'excellents bricelets et de la succulente moutarde à la bénichon ?